BnF Gallica

Célébrités franc-comtoises. Peintres. Faustin Besson, par Armand Marquiset,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque de l'INHA / coll. J. Doucet

BnF Gallica

Marquiset, Armand (1797-1859). Célébrités franc-comtoises. Peintres. Faustin Besson, par Armand Marquiset,.... 1859.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

D
in 12
763

Institut National d'Histoire de l'Art
090102340555

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque de l'INHA / coll. J. Doucet

1 d 35

52 B Prost

CÉLÉBRITÉS

FRANC-COMTOISES.

PEINTRES.

FAUSTIN BESSON.

PAR

ARMAND MARQUISET,
Officier de la Légion-d'Honneur, Sous-Préfet en retraite,
membre de l'Académie de Besançon, &c., &c.

BESANÇON.
BULLE, LIBRAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE.
—
1859

12° d 763

CÉLÉBRITÉS

FRANC-COMTOISES.

PEINTRES.

FAUSTIN BESSON.

PAR

ARMAND MARQUISET,
Officier de la Légion-d'Honneur, Sous-Préfet en retraite,
membre de l'Académie de Besançon, &c., &c.

BESANÇON.
BULLE, LIBRAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE.

1859

A M. BESSON,

CONSERVATEUR

DU MUSÉE DE LA VILLE DE DOLE.

Mon cher et vieil ami,

En m'abandonnant au penchant de mon cœur, bien souvent occupé de Dole et de ses habitants, et en rappelant mes anciens comme mes plus doux souvenirs, c'est à vous que je devais naturellement offrir la dédicace de ma notice biographique sur votre fils *Faustin*.

Lue dans une des séances ordinaires de l'académie de Besançon, cette notice m'a valu, de la part de la docte compagnie, une lettre dont je dois vous faire connaître le passage principal :

« La compagnie, dit M. le secrétaire perpétuel, apprécie tout le mérite des recherches que vous avez faites sur la vie de l'artiste Faustin Besson. Bien que ce soit une chose très-délicate que de juger les contemporains et de les traiter en hommes des siècles passés, elle a accueilli votre notice biographique avec le vif intérêt que commandaient à la fois le sujet et l'auteur. »

Veuillez, mon cher Besson, accepter cette dédicace comme une preuve de ma tendre et fidèle amitié.

ARMAND MARQUISET.

I

Les arts n'ont peut-être jamais pris en France plus de développement que dans ces dernières années. Nos artistes ont immensément produit ; mais leurs œuvres sont plus variées que choisies : on y remarque cette facilité de conception et de reproduction qui caractérise le génie français. Elles ont plus d'éclat que de solidité, plus d'aisance que de correction, plus de clinquant que d'or véritable. Tout cela est rapide, clair, amusant comme la littérature moderne ; mais ces

compositions ne manquent-elles pas un peu de profondeur?

La grande querelle des partis, dans l'art, est heureusement finie; les dénominations arbitraires, qui divisaient les masses, sont effacées. Chaque nature, chaque talent individuel cherche avec raison, souvent avec fruit, son aptitude particulière. Se préoccuper du beau, réaliser un sentiment intime, sans la prétention de ressembler ou de ne pas ressembler à quelqu'un, est un bon système qui doit prévaloir partout aujourd'hui, et que nul, dès longtemps, ne met plus en pratique que notre jeune ami Faustin Besson.

Un intérêt curieux, très-curieux même, chacun le sait, s'attache de nos jours à ceux qui, sortis de la foule par la puissance de leur talent, par la distinction de leurs ouvrages, se sont élevés seuls au-dessus du

niveau commun, et ont attiré sur leurs œuvres les regards et l'admiration de tous. On aime à fouiller dans le passé de ces hommes privilégiés ; on aime à connaître jusqu'aux moindres détails de leur jeunesse, de leur enfance même, afin de découvrir, à travers leur vie, quel chemin ils ont suivi pour arriver à la gloire.

Rien, il faut le reconnaître, non, rien n'arrête l'essor d'un homme de talent, ni la maladie, ni les faux conseils, ni les faux enseignements. Quiconque possède le *mens-divinior*, ce feu sacré qui ne brûle que dans la poitrine d'un petit nombre d'élus, finit toujours par vaincre les obstacles qui obstruent la route et qui l'empêchent d'arriver à son but ; il triomphe de tout, comme cet enfant au berceau, qui, devenu assez vigoureux pour se débarrasser des

langes qui le retiennent captif, parvient seul à conquérir la liberté dont il était privé. Si l'on manque de courage, on succombe..... C'est un malheur, il est vrai, mais c'était par erreur qu'on était entré dans ce rude et noble chemin qui mène à la gloire et à la popularité. On est doué, ou on ne l'est pas... — Ceux qui sont doués, passent à travers les jalousies, les haines; ils supportent la misère et la faim; ils ont foi en eux-mêmes, et ils réussissent. Ceux qui n'arrivent pas, et qui se disent victimes de la société, qui se plaignent, comme certain barbouilleur, et non un peintre, hâtons-nous de le dire, se plaignait naguère, devant nous, *de ce que la peinture n'allait plus*, sont nés tout simplement pour être des manœuvres; ils se sont trompés de route, voilà tout, et se sont aventurés, sans réflexion, dans le chemin

de l'art, par suite d'une manie malheureusement trop commune de nos jours; mais l'art, traité par des apôtres indignes, ne peut qu'y perdre. Que le menuisier reste donc menuisier, le forgeron, forgeron, « *si le ciel, en naissant, ne l'a formé poëte.* »

Le jeune artiste franc-comtois, auquel nous consacrons cet article, possède, lui, ce feu sacré dont nous parlons; mais avant d'entamer l'histoire et de donner la liste raisonnée de ses nombreux ouvrages, jetons un coup d'œil sur la carrière artistique de son père.

Jean-Séraphin-Désiré Besson, né le 17 février 1795, à Saint-Laurent-en-Grandvaux (Jura), dut venir au monde, tenant d'une main un ébauchoir, et, de l'autre, une palette avec des pinceaux. Il eut, dès sa plus tendre jeunesse, le sentiment de l'art et le goût des collections artistiques. Conservateur

du musée de Dole, il est en même temps, depuis 1822, directeur et professeur de l'école gratuite de dessin.

Au moment de notre installation, en août 1830, comme sous-préfet de l'arrondissement, nous en visitâmes, avec le plus vif intérêt, les établissements publics. En parcourant les bancs pressés de l'école de dessin et les vastes salles du musée, il ne nous fut pas difficile de remarquer que M. Besson était trop à l'étroit dans la sphère bornée au milieu de laquelle il vivait, par tendresse pour sa nombreuse et intéressante famille, par amour aussi pour le musée que la ville devait à son zèle intelligent, et dont il voulait former une collection des plus précieuses.

Ce musée, comme la bibliothèque de Dole, a été créé sous l'administration de M. Léon Dusillet, qui, pendant plus de vingt années,

fut maire de cette ancienne capitale de la Franche-Comté. Esprit fin, ingénieux, observateur prompt et pénétrant, poëte et critique distingué, il réunit au style le plus souple, le plus correct, le goût le plus pur et le plus éclairé : ses compatriotes savent presque tous, par cœur, ses vers harmonieux et légers; mais, ce qu'ils savent mieux encore, et ce qu'ils n'oublieront jamais, c'est que, dans le cours de sa longue carrière, il leur fut sans cesse obligeant et dévoué ; et que, dans les crises politiques qui troublèrent si souvent la France, il trouva toujours moyen d'adoucir la rigueur des mesures qui lui furent parfois prescrites.

M. Besson s'est adonné, d'abord, à la sculpture ; et, parmi ses œuvres que ne désavoueraient pas nos artistes en renom, nous citerons :

1° *Les Anges adorateurs*, de l'église de Notre-Dame de Dole, copie, *en bois*, sur des proportions un peu plus fortes, des anges en marbre qui ornent l'autel principal de la cathédrale de Besançon, et qui sont dus au ciseau d'un célèbre statuaire franc-comtois, *Luc Breton*, qui en avait dessiné les originaux à Rome. M. Besson a reproduit, à son tour, ces deux morceaux élégants avec toute l'inspiration d'un talent créateur;

2° Le buste, plein de vie, de jeunesse, de noblesse, de Mme Heim, femme d'un préfet, dont l'administration, douce et paternelle, est restée dans le souvenir des Jurassiens reconnaissants;

3° Le buste de M. Courvoisier, garde-des-sceaux de France, sous Charles X, l'une des plus grandes comme des plus nobles figures de notre chère province.

Ce dernier buste, pour ainsi dire, a été fait *à la dérobée,* pendant un dîner que notre illustre compatriote avait accepté dans notre famille, à Besançon. Caché derrière les amples rideaux qui abritaient une porte vitrée, l'artiste les soulevait à chaque coup d'ébauchoir, et dérobait un trait à la belle figure qui lui servait de modèle. C'est ainsi qu'il a fait, sans que M. Courvoisier s'en doutât, et dans l'espace de moins de quatre heures, un de ses ouvrages les plus parfaits.

Après la sculpture, ou plutôt simultanément, M. Besson s'est mis à la peinture avec cette rage, ce *diable-au-corps* qui le caractérisent, et nous connaissons de lui de bons portraits, des paysages et des natures mortes, qui ont obtenu des succès aux grandes expositions de Paris.

Elevé au milieu des plâtres, des tableaux,

des estampes sans nombre qui encombraient la maison paternelle, Faustin Besson commençait à peine à marcher, que, s'emparant d'un morceau de craie, d'un flusin ou d'un crayon, il essayait déjà de reproduire contre les murs, sur une planche ou sur un carton, les objets qui frappaient le plus sa verve enfantine. Sa vocation, dès lors, se trouvait naturellement indiquée; son père, si bon juge en pareille matière, s'efforça de développer son intelligence artistique, et, tout en lui enseignant les premières règles du dessin, qu'il possède à un haut degré, il lui faisait suivre les cours du collége communal, afin qu'il y reçût l'instruction dont il avait si besoin dans la carrière qu'il allait embrasser. Entré dans l'adolescence, Faustin persévéra dans les dispositions et la volonté précoces qu'il avait jusqu'alors montrées, et une continuité sé-

rieuse, opiniâtre, de travaux et d'essais, saturés d'espérances, en garantirent la valeur et la durée. En voyant une vocation si tenace, son père se décida, malgré les sacrifices que cette détermination allait lui imposer, à envoyer son peintre futur à Paris.

Faustin arrive donc dans la ville aux chefs-d'œuvre, tout imprégné de l'atmosphère artistique qu'il avait respirée depuis sa naissance, et au milieu de laquelle ses idées avaient pris un développement remarquable, et ses études un essor qui ne demandait qu'à étendre de plus en plus ses ailes captives.

Après avoir consacré ses premières semaines à des visites aux divers musées et aux collections particulières, il entra dans l'atelier de M. Adolphe Brune, cette autre célébrité franc-comtoise, qui a fait à Rome, et à ses frais, d'excellentes études. M. Brune, dès ses

débuts, obtenait de grands succès. Par malheur, une maladie d'yeux des plus cruelles a ralenti, depuis quelques années, ses pinceaux et sa verve, et ce n'est plus qu'à de longs intervalles qu'il peut se remettre à son chevalet. Les amateurs de la bonne et sévère peinture déplorent, comme ses amis, ce triste état, qui, nous en avons l'espoir, ne se prolongera pas. Cette révélation apprendra pourquoi on a cherché vainement, à certaines expositions du Louvre, les riches toiles de notre compatriote. Voici toutefois comment, dans son numéro du 2 avril 1837, le journal *l'Artiste* rend compte des tableaux qu'il avait exposés au salon de cette année :

« M. Brune est un élève de M. Ingres ;
» mais il a su se frayer une voie qui
» l'a conduit à des succès incontestables. Il
» semble même avoir rompu complètement

» avec les traditions du maître ; il est devenu
» un peintre énergique et un grand colo-
» riste ; pour lui, il recherche peu les idéa-
» lités. Ce qu'il lui faut, c'est une belle
» nature et la lumière se jouant sur d'har-
» monieux contours ; ce sont des seins étin-
» celants, des épaules blanches et veloutées,
» des yeux animés par le vin ou par l'amour,
» des voluptés présentes et déjà pressenties.
» Or, il a trouvé dans la Bible de quoi sa-
» tisfaire les exigences de son talent. »

Ce n'est pas ici le lieu de parler en détail des nombreuses toiles, dues, depuis cette époque lointaine, au talent de M. Brune; mais nous ne saurions nous dispenser de dire un mot, en passant, des peintures dont cet artiste élégant a décoré la salle du sénat au Luxembourg, et qui ont tous les caractères de l'art décoratif; le dessin, fier et bien

accentué, l'effet mordant, avec une couleur d'une richesse et d'un éclat tout vénitien. Ces superbes plafonds sont les seuls, à notre avis, qui ne soient pas écrasés par la magnificence de leur encadrement. M. Brune, avec M. Delacroix, est un des peintres de cette époque les plus habiles dans l'art décoratif.

En quittant cet excellent maître, dont il nous est plus facile de noter les triomphes que de compter les bonnes actions, Faustin entra dans l'atelier de M. Decamps, de ce peintre qui, selon l'expression de M. Théophile Gautier, « a inventé l'Orient, qui est » une des plus puissantes organisations pit- » toresques qui aient jamais tenu la palette, » et qui règne sur son empire, avec l'au- » torité absolue d'un souverain. »

Notre élève suivit encore, pendant quelque temps, les leçons de M. Jean Gigoux, l'un des

peintres les plus illustres, les plus honorables de notre pays.

Au sortir de ces trois ateliers, où il avait puisé des idées nouvelles, où l'horizon de l'art s'était puissamment agrandi autour de sa vue, jusqu'alors bornée aux études de la province, Faustin Besson essaya de voler, à son tour, de ses propres ailes. Ses premiers tableaux, portraits et paysages, rappellent un peu la *manière* de ces trois maîtres.

La peinture historique de M. Brune, maître austère et nourri des préceptes de l'école vénitienne, ne pouvait convenir à la nature et à l'esprit de Faustin Besson. — M. Decamps, dont les œuvres capitales eurent tant d'influence sur la peinture contemporaine, et M. Gigoux, ce mâle talent, si cher aux véritables amis de l'art, étaient tous deux trop sévères peut-être pour les tendances ca-

pricieuses de leur élève. Celui-ci sentit le besoin de secouer le joug, d'assurer l'indépendance de son imagination, et de marcher par lui-même dans une voie neuve et personnelle; il chercha donc, hors de l'académie, des leçons et un genre plus conforme à la trempe de son caractère. Après des hésitations et des tâtonnements, il est entré enfin dans la voie de ses prédilections, et lui est, dès lors, resté constamment fidèle. Pour le choix de ses sujets, il est cosmopolite; il interroge tour à tour l'Ancien et le Nouveau-Testament, l'antiquité païenne, l'histoire moderne, etc., etc.; il a su tirer un excellent parti de tous ces thèmes, qu'il a élégamment et brillamment brodés.

Ceux qui le prennent pour un improvisateur infaillible, se trompent d'une manière étrange; tout au contraire, il n'abandonne

rien au hasard, et quelle que soit la vivacité de son imagination, la promptitude de sa main, il lui arrive très-rarement de trouver, du premier jet, l'ensemble de la composition qu'il veut exécuter. Pour la foule, c'est un faiseur d'ébauches abondantes, variées, splendides; mais, pour ceux qui ont pu suivre, épier, étudier la mobilité de sa pensée, c'est un des esprits les plus inquiets, qui se défient le plus de leurs moyens et de leur exécution. Toujours mécontent de ses productions, on ne le voit jamais satisfait de l'ébauche qu'il vient d'achever, de la toile à laquelle il a mis la dernière main. Il découvre, au premier coup d'œil, et beaucoup trop, selon nous, les petits défauts qui lui seront reprochés, sans tenir le moindre compte des qualités brillantes qui les lui feront pardonner. Il veut mieux que ce qu'il trouve si facilement sous sa

main. C'est une qualité, sans doute, nous nous plaisons à le reconnaître, mais c'est une qualité qui se tourne, parfois, en défaut, lorsqu'elle est, comme chez lui, poussée à l'excès. Qu'il se rappelle donc cette maxime : *Le mieux est l'ennemi du bien.*

Dans les arts, si on n'est pas soi-même, on n'est rien ; Faustin Besson a un cachet spécial, bien distinct de celui de ses maîtres ; sa facture est personnelle ; il cherche devant lui, sans se soucier de ce que d'autres, plus habiles, feraient à sa place.

Produire est pour lui une joie de chaque jour ; il aime son métier avec passion, et, lorsque quelque chagrin, quelque ennui passager vient à l'atteindre, il prend sa boîte à peindre, qu'il appelle sa *boîte à la joie,* et va chercher à travers la campagne de ces petits tableaux que vous lui connaissez. Bien qu'il

ne dédaigne pas le *succès*, il ne garde pas rancune à ceux qui le blâment ou le raillent ; il ne boude jamais personne, et continue son œuvre, sans se préoccuper, outre mesure, de l'opinion des journaux et de la critique.

Le spirituel M. Romieu a dit de ce jeune et remarquable artiste : « *C'est le Boucher moderne.* » Cette définition est et n'est pas exacte. On voit, en effet, dans les tableaux de Faustin Besson, du Boucher, du Lancret, du Lantara, du Watteau, voire même de la grâce de Greuze. En regardant légèrement ses toiles, il y a un peu de tout cela, nous en convenons, mais, en les examinant avec plus d'attention, plus de soin, on a bien vite acquis la preuve que cet artiste est toujours lui, et qu'il a très-décidément son talent à part et à lui tout seul. Il sait bichonner et trousser un costume aussi prestement que la

plus habile couturière ; il sait encore poser un bonnet sur la tête d'une jeune femme avec plus de coquetterie, plus de goût, que la première modiste de la place Vendôme ou de la Chaussée-d'Antin, et nulle d'entre elles ne peut, mieux que lui, chiffonner les dentelles ou les rubans dont il embellit un corsage ou une robe. Il a des airs de tête, des cambrures de reins, des paires de jambes qui, dans un pays comme le nôtre, conserveront toujours leur puissance et leur attrait. On ne voit, en un mot, dans ses productions, ni réminiscence, ni souvenirs d'atelier. C'est, pour tout dire, le peintre du sentiment et de l'amour ; c'est le peintre des fêtes galantes, et il sera très-incessamment, s'il ne l'est déjà, le peintre de l'aristocratie française.

Honnête, droit, facile, d'un cœur parfait, et bon dans ses paroles comme dans ses ac-

tions, Faustin reste complètement étranger aux tracasseries, aux rivalités, aux haines d'école ou de profession. Prodigue de ses conseils et de son appui près de tous ceux qui les réclament, il ne se permet jamais les plaisanteries même innocentes contre les talents les plus médiocres; il jouit de l'affection de toutes les personnes qui le connaissent; il le doit à ses qualités précieuses non moins qu'à ses talents; il a beaucoup d'esprit, de gaîté, de verve, de naturel, et, en même temps, beaucoup d'aplomb, de confiance naïve et de distinction.

Nul membre du sénat ou du corps législatif, nul préfet ou sous-préfet, nul attaché d'ambassade ne porte l'habit de cour, la culotte de soie et le chapeau à plumes, avec plus de sans-gêne, plus de grâce, plus de désinvolture de grand seigneur que notre

artiste franc-comtois. Il a bien des traits de ressemblance, sous le rapport du caractère et de l'esprit, avec son devancier Lantara; mais, à coup sûr, il n'en a ni la paresse ni l'insouciance. Répandu dans la bonne compagnie, il sait s'y amuser et y amuser les autres.

Faustin Besson, on le pense bien, n'a point fréquenté les grands ateliers de Paris sans traverser ce pays de bohême, dans lequel, écrivains et artistes, sont presque tous obligés de faire un pèlerinage avant de s'asseoir sérieusement dans la vie; mais il l'a traversé, ce pays, en sachant éviter les bas étages et les nombreux égouts des rues; sa bohême, à lui, s'est bornée à l'étourderie, à l'imprévoyance de la jeunesse, voilà tout.

Maintenant que nous nous sommes occupé de Faustin Besson comme artiste et comme

homme, nous allons passer en revue, dans leur ordre chronologique autant que possible, et donner notre appréciation particulière sur chacune des œuvres principales qu'il a successivement exposées au salon. Nous ne parlerons pas, bien entendu, de cette multitude de petites toiles qui brillent, comme des émeraudes, dans les collections d'amateurs, ou qu'il a laissé tomber, en passant chez ses amis, de sa palette prodigue. Nous ne dirons rien non plus de la plus grande partie de ces portraits, pleins de vie et de pensée, de ces scènes de famille, tantôt sérieuses, tantôt plaisantes, mais toujours remplies d'esprit, d'expression, et qui prouvent que son pinceau facile et fécond lui permet de tout aborder. Tous ces petits sujets, qu'il a traités dans des moments de verve et d'entrain, ont de l'éclat, du charme et de la distinction.

Cet artiste laborieux s'élève de plus en plus vers la célébrité, et ses heureux efforts lui vaudront certainement, à chaque exposition nouvelle, une place meilleure. Arrivé presque à la maturité, trente-six ans, ce jeune peintre ne nous semble pas devoir se révéler, plus tard, sous un aspect nouveau ; il est aujourd'hui, telle est notre pensée du moins, ce qu'il sera pour les générations futures. Une imagination brillante, la couleur harmonieuse, ravissante, dont il sait revêtir sa pensée, assurent, d'une part, la durée de son nom, et, de l'autre, donnent l'espoir que la vogue acquise à ses ouvrages a de longs jours à vivre, et que ses admirateurs augmenteront encore avec le temps. Il nous a donc paru qu'il serait utile, à cette phase de la vie de l'artiste, d'apprécier sérieusement son talent, d'en constater le caractère et la

force, et de l'estimer enfin à sa juste valeur, sans en enfler comme sans en diminuer l'importance.

II

Recherches. — Indications. — Appréciation des œuvres de Faustin Besson.

SALON DE 1840.

Les Enfants maraudeurs.

Faustin Besson appartient à cette heureuse phalange de talents qui se lèvent tout d'un coup dans toute leur splendeur et qui n'ont point d'aurore. « C'est le peintre d'une

» autre époque, dit M. Edmond About; c'est
» un artiste mûr et richement doué; il a
» cent demi-qualités qui ne feront jamais
» un grand peintre, mais qui en ont fait,
» dès le début, un peintre charmant. Toutes
» les fois, continue l'écrivain, que je vois
» chatoyer, sur un guéridon de laque, la
» prose de M. Arsène Houssaye, je cherche
» instinctivement, au-dessus de la porte,
» une fantaisie de M. Faustin Besson;
» celui-ci, dont le pinceau répand comme
» une rosée de jeunesse, est un coloriste
» agréable qui a pris assez de dessin et de
» couleur pour récréer nos yeux, sans
» choquer notre goût. »

Il parut pour la première fois au salon de 1840 avec un tableau intitulé : *les Enfants maraudeurs*, rappelant l'école de M. Decamps, de laquelle il sortait alors.

SALON DE 1844.

A cette époque, c'est-à-dire depuis 1840, une génération nouvelle de peintres s'était élevée. Une foule de noms, jusqu'alors inconnus, étaient maintenant répétés par tous. Combien de nouvelles œuvres très-remarquables s'étalaient dans nos musées!.....

Parmi les noms les plus répétés, on entendait celui de Faustin Besson : « A première » vue, dit *l'Album des salons de* 1844, par » Chalamel, page 26, ses tableaux font » preuve d'originalité dans son talent, et » l'originalité est assez rare aujourd'hui. *Le* » *Prélude* est d'une charmante composition et

» d'une exécution heureuse. Le personnage,
» placé sur le devant, a une pose fort natu-
» relle ; les autres font tableau aussi bien
» que possible. M. Faustin Besson est colo-
» riste ; qu'il se préoccupe de la forme et de
» la composition, et son talent y gagnera
» beaucoup.

» Le portrait de Mme C. B..... est peint
» avec une grande habileté. »

Le tableau du *Prélude*, plein de ces erreurs qu'un écolier seul peut commettre, décelait pourtant les qualités du peintre, et surtout du peintre coloriste ; il a été acheté par le musée de Dole.

SALON DE 1846.

Nos 135. *La Madeleine.*
136. *Le Jardinier du couvent.*
137. *Un Jour d'été.*
138. *Fleurs.*
139. *Portrait de Mme S. G...*
140. *Portrait de Mme C...*

« Un de nos plus jeunes et de nos plus
» naïfs artistes, dit *le Siècle*, M. Faustin
» Besson, vient d'essayer cette année, avec
» succès, de produire un grand tableau ; il
» n'avait rien à risquer, parce qu'il peint

» largement, d'une manière très-grasse et
» très-souple. Madeleine rentre chez elle,
» affaissée sous le poids de la parole divine,
» lassée tout-à-coup de sa vie de mensonge,
» d'or et de clinquant; elle se laisse tomber
» à terre, dans un profond abattement, et
» éparpille autour d'elle, avec dégoût, les
» joyaux, les perles, les lambeaux de soie et
» de velours qui la paraient. La figure est
» peinte à merveille : cependant, nous fe-
» rons remarquer que l'exécution matérielle
» ne tient pas lieu de tout..... Les acces-
» soires sont d'un fini large et de bon aloi;
» le fond est dans une harmonie de clair-
» obscur très-moelleuse : ce tableau donne
» de belles espérances. »

« *Le Jardinier du couvent* est une compo-
» sition agréable et peinte avec vivacité. Des
» deux religieuses, parfaitement drapées,

» sont placées de telle sorte qu'au premier
» abord, on croirait que la seconde est la
» réflexion de la première, reproduite dans
» un miroir invisible; il manque entre
» elles l'espace et la diversité : le paysage
» qui les encadre est d'une facture excel-
» lente. »

« *Un Jour d'été* est une charmante petite
» toile, que l'œil va chercher avec bonheur. »

Les deux portraits de femmes étaient remarquables. Il n'est personne qui ne se soit arrêté devant cette physionomie pure et spirituelle, ces yeux intelligents de Mme S. G..., et ces blanches épaules noyées dans un océan de mousseline.

SALON DE 1848.

La Femme et le secret. — Autant en emporte le vent.

Un décret, promulgué dans la nuit même de l'insurrection de février, avait annoncé que le salon de peinture serait ouvert le 15 mars, comme de coutume. La République, qui remplaçait une majesté déchue, voulut se montrer aussi polie qu'elle, et se piqua d'exactitude. Quoique le nombre des ouvrages présentés et admis, pour la première fois, sans contrôle préalable, dépassât cinq mille, le salon fut ouvert au jour et à l'heure indi-

qués. Cette franchise, sans limites, immolée à l'art, ne lui fut pas favorable ; le mauvais surabondait, la médiocrité débordait.

La commission de classement, désignée par les artistes, semblait avoir voulu, dans cette opération, faire une application rigoureuse de la devise de la République, *Liberté-Egalité-Fraternité*. La liberté était acquise de droit ; mais on eût dit que c'était pour obéir aux exigences de l'égalité ou aux devoirs de la fraternité, que cette commission avait réparti si confusément, et avec une sorte d'égalité déplaisante, le bon et le mauvais. Malgré les abus de pouvoir dont on se plaignait sous le régime précédent, en ce qui concernait le placement, dans le salon carré, de quelques toiles douteuses, d'infames *pochades* avaient, sous le nouveau mode adopté, été mises dans cette enceinte d'élite et s'y

étalaient avec une sorte d'impudence. En revanche, d'excellents ou de consciencieux ouvrages en avaient été exclus. La précipitation seule, sans doute, avait causé ces erreurs ; mais il était difficile aussi de ne pas se laisser aller à de déplorables concessions devant cette invasion formidable du médiocre.

Quoi qu'il en soit, l'épreuve fut décisive. Le public et les artistes intéressés, chacun d'une manière différente, réclamèrent pour l'avenir un jury choisi par élection, et un règlement qui tiendrait compte des droits acquis, et ne laisserait place ni aux injustices ni aux surprises. Il ne faut pas croire, en effet, que, par cette raison seule qu'un corps est nommé à l'élection, il soit parfaitement éclairé, parfaitement équitable, et qu'il ne laisse aucune prise aux influences fâcheuses et aux

petites passions. Dès lors, on a eu bien des fois, en d'autres lieux, la preuve de cette vérité.

Parmi les cinq mille sujets qui se trouvaient à l'exposition de 1848, on remarqua plus particulièrement quelques tableaux de Faustin Besson : voici comment le très-spirituel M. Théophile Gautier s'exprime à ce sujet : « Don Narcisse Ruy Diaz de la Pena, dit-il, » duc de la couleur, marquis de la pochade, » a essayé de changer sa manière, proba- » blement pour dérouter ses imitateurs, qui » marchent déjà sur ses talons... Cette fois- » ci, Diaz a trompé même Faustin Besson » et Longuet, ces deux limiers les plus ha- » biles à dépister sa trace ; en sorte que les » faux Diaz ont seuls l'air d'être à lui, tan- » dis que les véritables ont l'air d'être d'un » autre.

» *La Femme et le secret ; Autant en emporte*
» *le vent,* du même artiste, pouvaient tromper
» Diaz lui-même. »

SALON DE 1849.

Le salon de cette année exprimait assez ouvertement cet état confus de l'art, qui révèle une époque d'incertitude et de transition. A ce point de vue, il offrait un intérêt tout spécial. Imitation et fantaisie réaliste, ces deux tendances qui, partout, l'emportaient sur les anciennes distinctions d'écoles, nous indiquaient que l'art moderne n'avait point encore rencontré de formule durable et féconde.

A ce salon, le public s'arrêtait devant trois brillantes ébauches de Faustin Besson :

1° *Le retour des vendangeurs au soleil couchant ;*

2° *Le Prélude*[1] ;

3° *Courtisanes et seigneurs vénitiens.*

Rien n'est aussi chaud, aussi harmonieux que la première de ces ébauches. On dirait une vieille toile vénitienne dorée par le temps.

Le Prélude est aussi un morceau facilement conçu, largement préparé ; mais peut-être s'éloigne-t-il un peu trop du fini pour être loué sans aucune restriction.

[1] Quoique portant le même nom, c'était une composition différente de celle du *Prélude* exposé en 1844.

La troisième de ces toiles paraît avoir été étudiée, caressée avec amour, et la justesse comme la grâce des poses en font une page tout-à-fait sympathique.

Il est véritablement regrettable que ces ébauches, d'un style si distingué, ne se retrouvent nulle part.

SALON DE 1852.

N° 102. *Jeunesse de Lantara;*
103. *Les Anges au tombeau de la Madeleine.*

A l'examen du premier de ces tableaux, *l'Impartial,* journal de Besançon, a dit : « Nous remarquerons d'abord une faute » contre la vérité historique. Si l'auteur, » au lieu de prendre les données de son ta- » bleau dans un vaudeville de 1809, eût » commenté les traditions de l'histoire, il » aurait promptement acquis la certitude » que Lantara ne peignait jamais que le

» paysage, et que son extrême misère,
» jointe à la teinte mélancolique de son es-
» prit, ne lui permettait guère l'accès du
» cabaret. Lantara, contemplant un de ces
» beaux spectacles de la nature qu'il a su
» rendre avec tant de bonheur, nous eût
» semblé plus vrai et plus noble que le
» même artiste cherchant à saisir, au mi-
» lieu du désordre d'une guinguette, la
» trogne rebutante d'un homme aviné. »

Et d'abord, lavons l'artiste franc-comtois du reproche qu'on lui adresse d'avoir manqué à la vérité historique en représentant Lantara au cabaret, où il n'allait jamais, faute d'argent, et de s'être ainsi éloigné des habitudes plus contemplatives et plus modestes de ce peintre agréable.

Là, ne doit pas être la question. Peu importe, en effet, que Faustin Besson ait

pris le sujet de son tableau dans un vaudeville mensonger ou dans la vie même de Lantara? Qui pourrait se plaindre de son choix, si la composition est intelligente, gracieuse, si elle plaît et captive?

Voici le sujet de la scène si bien rendue du vaudeville dont nous venons de parler. Lantara voit arriver au cabaret, où il vient d'entrer, Belletête, un de ses modèles les plus aimés, le retient à déjeuner avec lui, et le fait ensuite poser à table. Sommé d'avoir à payer sa dépense, Lantara se fait apporter du papier, crayonne une esquisse où le modèle, Belletête, est représenté en Silène, le verre à la main, tandis qu'il chante un spirituel et graveleux couplet.

Rien n'est plus merveilleusement agencé que cette scène originale; à des têtes expressives, à des costumes d'un curieux arrange-

ment, et aux accessoires exécutés avec une adresse rare, se joignent une couleur qui ravit, une touche légère, une grande facilité de dessin, un fini de maître qui écarte l'insipide monotonie d'un travail lisse, léché, uni et fondu.

Quant à la vie contemplative de la nature, comme le dit *l'Impartial*, elle n'était pas la seule, qu'on le sache bien, dans les habitudes de Lantara. Déjà, en 1823, M. Roux, du Cantal, appréciateur distingué, se plaignait amèrement des vaudevillistes qui avaient fait à Lantara la réputation d'un buveur. Il assurait que cet artiste, bien qu'il ne fût pas exempt de caprices et de manies, était d'une austérité rare dans ses mœurs, et qu'il « ne vivait plus que de petits gâ-
» teaux et de quelques gouttes de café. » —
« Il était, ajoute M. Alexandre Lenoir,

» pauvre et heureux dans sa misère; des
» crayons, sa palette, ses pinceaux et une
» huppe qu'il chérissait, formaient tout son
» mobilier; l'oiseau privé faisait le charme
» de son habitation. Avec de grands talents,
» Lantara était friand; on peut dire aussi qu'il
» était comme le Bergamasque, naïf, spiri-
» tuellement bête et habilement maladroit.
» Si Lantara avait des vices, il ne les devait
» pas à sa mauvaise nature, mais à son
» ignorance; avec un bon cœur, il avait
» une simplicité d'âme qui lui faisait tout
» pardonner, même sa paresse et sa gour-
» mandise. » Enfin, depuis longtemps atteint d'une maladie de langueur, Lantara fut contraint d'aller demander un asile à l'hôpital de la Charité, où il était connu; il y entra le 22 décembre 1778, vers midi : à six heures du soir, il était mort.

Voilà, sur cet artiste éminent, la vérité tout entière.

Le tableau dont il s'agit fut commandé à Faustin Besson, qui lui en avait présenté l'esquisse, par le spirituel M. Romieu. Cet intelligent directeur des beaux-arts donna les plus grands éloges à l'arrangement et à la composition de cette toile, qui eut un grand succès; les journaux de l'époque, de toutes les tailles, de toutes les opinions, en parlèrent à l'envi, ainsi que des *Anges au tombeau de la Madeleine,* qui figurèrent au même salon. Commandés par le préfet de la Seine, ils décorent aujourd'hui l'église de Saint-Eustache, à Paris.

Avec cet esprit si prompt, si fin, qu'il montrait en toutes choses, M. Romieu avait deviné et compris tout le talent et tout l'avenir de notre artiste dolois, en lui

voyant peindre, à la lumière, la loge de son ami Arsène Houssaye, à la Comédie-Française. Cette loge fut, pendant dix-huit mois, le rendez-vous de ce que Paris possède en hommes les plus distingués en tout genre. C'était Mgr. le prince Napoléon, S. A. I. la princesse Mathilde, le baron de Rothschild, MM. Alexandre Dumas, Victor Hugo, Alfred de Musset, Jules Sandeau, etc., etc. Indépendamment de ces personnages d'élite, ce point de réunion privilégié attirait encore les principaux acteurs et actrices, dans le grand costume de leur rôle; ils venaient tour à tour visiter la loge du peintre, s'entretenir avec lui de la facilité de son talent, de la grâce de sa composition. Nous avons même pu constater, un certain soir, que l'élégant atelier était tellement envahi, que MM. Romieu, Arsène Houssaye et Amédée

Achard, ne trouvant plus de place vacante, s'assirent sur le tapis, désireux de prendre part à la spirituelle conversation dont Mmes Augustine Brohan, Judith, etc., faisaient les premiers et les plus agréables frais. La beauté était aussi représentée dans ce petit coin si brillant du théâtre, par Mmes Madeleine Brohan, Fix, etc.

Le tableau de *la Vie de Lantara* a été donné, par le gouvernement, au musée de Dole, et fait aujourd'hui partie de cette riche collection.

SALON DE 1853.

N° 101. *Boucher et Rosine*, ou *un Amour de Boucher*.

Il faut nous en tenir pour l'anecdote, que nous ne connaissons pas, au récit du livret. Rosine est la fille d'une fruitière, fraîche, accorte, d'un blond cendré des plus coquets; sa robe blanche, glacée de bleu, et à pompons roses, galamment troussée; son corsage resplendissant ne fait pas la moindre grimace. La jolie marchande sert des cerises au peintre, épris de ses charmes, et tient délicieusement la fine extrémité de la ba-

lance, d'une main blanche et potelée. Boucher, l'épée au côté, poudré à neige, porte un élégant habit de taffetas lilas, doublé de rose, et une veste jonquille; il a la main droite placée sur le cœur, et, de l'autre, il montre à l'objet de sa passion des roses tombées à ses pieds, et auxquelles il semble la comparer. Cette scène muette et sentimentale vient pourtant d'attirer les curieux du quartier, qu'elle met en un léger émoi. La mère de Rosine accourt du fond de sa boutique; le savetier voisin, ses lunettes sur le nez, paraît sur le seuil de la sienne; une grosse marchande de fruits et de fleurs, en caraco, et portant une espèce de hotte en osier, sourit malicieusement sous les vastes rebords d'un chapeau de paille, et une jeune bouquetière fait des yeux languissants de colombe amoureuse : deux

beautés, en casaquin rose et gorge de pigeon, en jupe lampas, couleur safran, et coquettement pompadourées, contemplent avec intérêt nos jeunes amants, qui, comme tous ceux qu'absorbe leur amour, se croient seuls au milieu de la foule, et ne voient rien de ce qui se passe autour d'eux. Un porteur d'eau, indifférent à ce manége, et paraissant absorbé dans le chagrin de ne plus apercevoir ses montagnes d'Auvergne, s'appuie nonchalamment sur une borne-fontaine, aux pieds de laquelle une toute jeune fille, coiffée de rubans et accompagnée d'un petit garçon, oublie, bien que péniblement agenouillée, que sa cruche est plus que remplie.

Ce tableau, commandé à l'artiste pour faire pendant au *Lantara,* est un des plus chatoyants de Faustin Besson : d'une touche libre, spirituelle, légère, il règne tout à tra-

vers un sentiment général du printemps et de fin coloris ; d'une sympathie singulière, il est peint du premier coup, d'un seul jet, avec un *faire* facile, plein d'une molle volupté. Le tout porte peut-être en lui un peu d'exagération ; mais la scène n'en est que plus vraie, plus attachante. Quoi qu'il en soit, et tout charmant qu'il est, son tableau de *Rosine et Boucher* n'a pas, selon nous du moins, la valeur et le mérite magistral du *Lantara*.

Telle qu'elle est, pourtant, et malgré quelques légers défauts que l'auteur reconnaît lui-même, cette toile plut beaucoup à Sa Majesté l'Impératrice, qui, au lieu de la laisser aller dans quelque musée lointain, a préféré en faire l'acquisition et la placer dans ses appartements.

Faustin Besson avait encore au salon de 1853, sous le n° 102, un *portrait de*

M. Amédée Achard, dont on a fait un éloge mérité.

A la suite de ces succès répétés si souvent, Faustin Besson fut chargé de la décoration d'une chambre au ministère de l'intérieur, pour M. le comte de Persigny. Une pièce voisine de celle-là fut confiée en même temps au talent gracieux d'un autre de nos artistes les plus aimés, M. Henri Baron.

Dans *la Revue des beaux-arts,* M. Georges Guinot s'exprime ainsi, relativement à la première de ces décorations : « M. Faustin » Besson termine quatre délicieux sujets, » destinés à enrichir les panneaux des portes » de l'appartement de Mme la comtesse de » Persigny. Ces sujets, représentant les » *quatre Saisons,* sont traités dans le style » de Boucher et de Watteau, dont M. Bes-

» son reproduit avec tant de grâce les ga-
» lantes fantaisies.

» Tony Johannot, dont nous avons annoncé
» la mort si prématurée, a laissé inachevée,
» sur son chevalet, une œuvre commandée
» par le gouvernement. C'est un épisode de
» l'Ancien-Testament, *Ruth et Booz*. M. Bes-
» son a reçu et accepté de grand cœur la
» confraternelle mission de compléter l'idée
» et le tableau de son ami, abandonnant à
» la veuve de ce peintre regrettable une
» importante partie du prix de cette com-
» mande. »

EXPOSITION DE 1854.

C'était la grande exposition, qu'on se le rappelle; la plupart de nos artistes, par suite d'un calcul plus habile que hardi, n'avaient fait remettre à cette exposition glorieuse que les toiles les plus parfaites de leurs œuvres. On eût dit qu'arrivés à la fin de leur carrière, ils eussent voulu faire adopter, par le monde entier, leurs titres de noblesse et leur gloire. Faustin Besson ne crut pas devoir emprunter à un passé, bien court il est vrai, ses plus belles productions. Quoique très-souffrant d'un rhumatisme, il ne voulut rien exposer

que de l'inédit, et se mit courageusement au travail. Il envoya donc à l'exposition deux tableaux, composés et exécutés en moins de vingt jours, au milieu des tortures de son mal et des émotions de la fièvre. *Les Maîtres mosaïstes* et *Marie-Antoinette* n'agrandirent point la réputation de l'artiste. On n'en sera pas étonné en songeant que le premier de ces tableaux, d'une largeur de dix-huit pieds, présentait des figures plus grandes que nature.

Nous ne dirons pas un mot de plus de ces deux toiles, qui doivent être jugées avec les égards et l'indulgence qu'on doit aux caprices, aux fantaisies d'un malade.

EXPOSITIONS DE 1855 ET 1856.

Il paraît que M. Faustin Besson n'a rien exposé dans cette année-là, car je ne trouve nulle trace de lui, ni dans les journaux ni dans les comptes-rendus des salons de cette époque.

EXPOSITION DE 1857.

N° *L'Enfance de Grétry.*

Cette peinture montre le développement progressif d'un talent plein d'imagination et de facilité. Il y a là de la belle école du XVIIIe siècle. L'artiste en a l'esprit et la grâce, la désinvolture et la variété; toutes ces femmes sont jolies, tous ces arbres sont poudrés de soleil; de délicieuses nichées d'amours, en embuscade parmi les buissons et les fleurs, semblent prendre plaisir à décocher leurs traits acérés aux curieux

qui les observent. Tout cela est gai, réjouissant, et ne paraît pas même hors de saison en plein milieu de ce XIXe siècle, moins éloigné qu'il n'affecte de l'être des fantaisies coquettes et des mignardises imprégnées de musc et de bergamotte.

Le tableau de *l'Enfance de Grétry*, sur la valeur duquel l'opinion des critiques fut très-partagée, très-indécise même, est des plus amusantes : cent personnages, dansant et buvant, grouillent au milieu de cette toile animée, qui vit, qui pense, qui saute, et les amateurs de distinction trouvent dans cette composition bruyante une étude grave et sérieuse.

Ce joli tableau donne la mesure du talent de l'auteur; c'est une des œuvres les plus délicates et les plus châtiées de son école; elle décèle la manière habile, la verve d'un

peintre élégant, spirituel, et surtout des plus fins et des plus intelligents coloristes.

Faustin Besson fut chargé, dans le cours de la même année, de peindre le plafond et la chambre à coucher de Sa Majesté l'Impératrice. Cette peinture a été exécutée dans une pièce et au milieu d'un plafond blanc et or ; l'ovale, qui la contient, est privé de l'encaissement habituel, venant en aide à l'effet perspectif; à ces conditions peu favorables, le peu d'élévation de la pièce ajoutait encore un nouvel embarras ; enfin, un très-court délai, *deux mois,* avait été accordé à l'artiste pour composer et terminer son œuvre. Celui-ci s'est heureusement tiré de ces difficultés, qui, pour beaucoup d'autres peut-être, eussent été insurmontables, et il faut reconnaître, à la manière dont il a triomphé de tant d'obstacles sérieux, que la

chambre à coucher de Sa Majesté l'Impératrice est une décoration habilement enlevée.

Le sujet de ce plafond nous représente Flore envoyant sur la terre *la rose de la Malmaison*. La déesse, mollement assise sur un nuage, dans le coin le plus lumineux du ciel, prend avec grâce, dans une corbeille remplie de fleurs, la rose privilégiée qu'elle confie à Zéphyre, qui l'emporte, suivi d'une escorte ailée des plus papillonnantes. C'est un véritable tourbillon de petits amours, se donnant des baisers dans les airs, se dodelinant dans des tissus diaphanes couleur lilas, conduisant en laisse, avec une faveur bleue, les deux colombes de Vénus; des lutins indiscrets soulèvent les gazes pour découvrir de roses carnations, ou bien encore courent étourdiment, à droite et à gauche, après les fleurs que Flore, dans sa libéralité, fait pleu-

voir sur eux. Parmi tous ces petits génies se démenant pour ne rien faire, il en est un sérieusement occupé, qui soutient à grande peine, de ses faibles bras, deux médaillons plus hauts que lui, représentant le portrait de la reine Hortense. Le sujet, on le voit, est des plus délicats, des plus gracieux; mais nous n'avons à en parler qu'au point de vue artistique. Or, à voir ce ciel fin de ton, ces fleurs à l'éclat doucement mitigé, toute cette peinture maintenue dans une gamme claire et harmonieuse, on ne se sent pas le courage de chicaner sur quelques poses forcées, contournées, sur quelques oublis des lignes du dessin, un artiste auquel il a été laissé deux mois au plus pour mener à bonne fin toute cette fantaisie mythologique.

Tout en rendant justice au mérite de l'ar-

tiste, on pourrait peut-être justement critiquer, blâmer ce retour à un genre de peinture d'une époque de décadence, et qu'on avait pu croire, il y a quelques années, mort à tout jamais pour nous. Mais on n'en finit avec rien en France. L'engouement revient aux fadeurs, et l'on semble être en pleine renaissance de cet art mensonger qui, nous devons le dire toutefois, charme les yeux de tous et plaît beaucoup au goût équivoque de la foule, à laquelle nos artistes modernes sont bien obligés de faire des sacrifices. Puisque tel est le goût qui plaît et domine, espérons que, dès que les Tuileries se décorent dans ce genre amusant, les hôtels des particuliers vont suivre cette impulsion artistique, et que nos peintres trouveront ainsi le moyen de placer sur les nombreux panneaux mis à leur disposition, leurs vases de fleurs, leurs nuées

d'amours, leurs colombes caressantes, et enfin leurs troupeaux de nymphes aux allures plus ou moins décolletées.

EXPOSITION DE BESANÇON, EN 1858.

N° 31. *Jeune fille au lapin.*

A quoi pense cette jeune fille qui tient entre ses bras arrondis un lapin soyeux? Elle est placée de face, la tête inclinée vers son prisonnier. Qu'elle est pensive, la belle jeune fille! son œil bleu est voilé de rêverie, et son émotion semble bien près des larmes. Quoi! pour un lapin captif, qu'il lui est facile de rendre à la liberté, la douleur nous semble bien profonde! Ne serait-ce pas plutôt une pensée d'amour qui tourmenterait son cœur?

Elle a de seize à dix-huit ans; c'est bien l'âge d'aimer, ou nous ne nous y connaissons plus, et cette charmante jeune fille est décidément atteinte de ce mal d'amour, contre lequel les plus savants hommes n'ont point encore trouvé de préservatif. La tête est d'une vierge et la tristesse d'une femme. Il y a dans sa personne une grâce naïve, un charme languissant, une mélancolie énervée, une poésie douce, qui vont au cœur, et sont d'une attraction indéfinissable. Son jupon ample et court, d'une nuance orientale, agréable à l'œil, fait ressortir, au lieu de l'appauvrir, comme on l'a dit à tort, toute l'élégance, toute la grâce même de cette chaste jeune fille, dont l'attitude molle et le regard humide semblent trahir la surprise autant que le regret qu'elle éprouve de n'avoir pas encore de mari. Un ciel léger,

où flottent des nuages accidentés, couronne cette très-gracieuse composition.

On ne peut que féliciter le peintre de ce séduisant petit tableau, devant lequel il est impossible de ne pas s'arrêter.

La même exposition offrait encore, sous le n° 32, une jolie petite toile du même auteur : *la Conversation;* c'est une scène champêtre au milieu d'une pelouse fleurie, sous une voûte d'épais feuillage; deux jeunes femmes, assises dans des attitudes charmantes de rêverie et de nonchalance, et un jeune homme *prêtant à leurs discours une oreille attentive,* sont accoudés sur une table couverte des débris d'un déjeuné; ils s'abandonnent aux délices d'une conversation intime et gaie. Cette fraîche composition, d'un *faire* habile, d'une couleur coquette et séduisante, révèle les mêmes qualités que celles

qu'on rencontre dans les tableaux précédents.

Quoiqu'il ait réussi dans une autre manière, nous persistons à penser que Faustin Besson suit l'impulsion véritable de sa nature, lorsqu'il traite des sujets de ce genre; car, en dépit de ses grandes toiles et de ses compositions historiques ou bibliques, il a le don précieux de la grâce et sait peindre lesfemmes.

Il est fâcheux que notre jeune artiste n'ait pas pu terminer, pour l'ouverture de l'exposition de Besançon, le tableau spécial qu'il lui destinait. Le sujet en est tiré des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Un jour que le futur grand écrivain était sorti de bonne heure pour gagner la campagne *et voir lever le soleil,* il se promenait, en s'éloignant de plus en plus de la ville, sous des ombrages, dans un vallon, le long

d'un ruisseau. Tout-à-coup il entend derrière lui des pas de chevaux et des voix de femmes, qui semblaient embarrassées, mais qui n'en riaient pas de moins bon cœur. « Je me re-
» tourne, dit-il, on m'appelle par mon nom;
» j'approche, je trouve deux jeunes per-
» sonnes de ma connaissance, Mlles de
» Guefferiend et Galley, qui, n'étant pas
» d'excellentes écuyères, ne savaient com-
» ment forcer leurs montures à passer le
» ruisseau. » Jean-Jacques prit par la bride le cheval de Mlle Galley, et l'autre cheval suivit sans difficulté aucune. Mlle de Guefferiend était une jeune personne fort aimable, qui avait imité Mme de Warens, chez laquelle Rousseau l'avait vue quelques fois. Mlle Galley, d'un an plus jeune que sa compagne, était encore plus jolie qu'elle. « Elle
» était en même temps, dit Rousseau, très-

» mignonne et très-formée, ce qui est pour
» une fille le plus beau moment. Toutes
» deux, ajoute-t-il, étaient pleines de grâce
» et dans tout l'éclat de la beauté. » Après le service qu'il venait de leur rendre, Jean-Jacques allait saluer ces dames, lorsque Mlle de Guefferiend lui dit : « Non pas, non
» pas; vous êtes notre prisonnier et vous
» allez venir avec nous. » Le *captif* docile monte en croupe derrière son vainqueur, et arrive avec lui et Mlle Galley, à Thunn, où elles allaient seules passer la journée. On déjeune tout en arrivant, et on va dans le verger achever le dessert avec des cerises. « Je montai sur l'arbre, dit l'auteur des
» *Confessions*, et je leur en jetai des bou-
» quets dont elles me rendaient les noyaux
» à travers les branches. Une fois, Mlle Galley,
» avançant son tablier et remuant la tête,

» se présentait si bien, et je visai si juste,
» que je lui fis tomber un bouquet dans le
» sein; et de rire[1]. »

C'est cette gracieuse anecdote qui fait le sujet du tableau dont nous parlons; perché sur un splendide cerisier, Rousseau jette aux deux amies, debout au pied de l'arbre, ses fruits empourprés, au fur et à mesure qu'il les cueille. Nos jeunes personnes, *pleines de grâce et dans tout l'éclat de leur beauté,* sourient avec naïveté à ce petit manége de coquetterie, auquel elles prennent un grand plaisir. L'une d'elles, vêtue d'une robe satin rose, coiffée d'un chapeau de paille, décoré de fleurs des champs, est blonde, sentimentale, charmante. L'autre, en robe de soie gris-perle, rayée de bleu, porte au

[1] *OEuvres complètes de J.-J. Rousseau,* Beaudouin frères, Paris, 1824, t. VII, p. 236.

bras un panier bourré, de fruits superbes, et semble échanger avec Jean-Jacques un coup d'œil plein de langueur et d'amour.

Au premier aspect de cette toile sympathique, on est aussi captivé que séduit. Ces gammes de tons étranges, disparates, éclatants, ces lumières satinées, ces ombres transparentes, ces reflets argentés, ce gai feuillage que frange le soleil, ce frais papillottement d'étoffes, coquettement variées, ces nuages de mousseline, ces longues spirales de cheveux brillants, ces regards langoureux annoncent un sentiment très-fin de la pantomime, une rare entente de mise en scène, une étude sérieuse des caractères et de la physionomie.

M. Camille Roqueplan a traité en deux sujets distincts l'histoire de Mlle Galley, le passage du gué et la cueillette des cerises :

« Les toiles de l'artiste, dit M. Théophile
» Gautier, valent les pages du *Moniteur*,
» c'est tout dire; rien n'est plus naïvement
» coquet, plus admirablement jeune. —
» Comme on comprend Rousseau, et qu'on
» voudrait jeter du haut de l'arbre, ses
» lèvres, au lieu de cerises, sur le sein de
» ces belles filles! »

Ces réflexions sur les deux tableaux de Camille Roqueplan peuvent également s'appliquer à celui de Faustin Besson.

Deux tableaux appartenant à M. Eugène Bretillot, à Besançon.

M. Faustin Besson excelle, sans contredit, à étendre une idée sur la toile, et surtout à la bien mettre en scène. Son action pittoresque, toujours pleine de mouvement et de gaîté de bon aloi, est, de plus, attachante

et gracieuse. On peut juger de cette vérité par les deux tableaux, peints sur bois, en 1846 ou 1847, que possède notre ami, M. Eugène Bretillot, et qui forment l'un des plus charmants ornements de son salon.

Curieux et la mémoire farcie des aventures galantes, un peu graveleuses même du temps de la Régence ou de Louis XV, notre artiste possède la verve remuante des chroniqueurs de cette époque, et il sait donner à ses personnages ce laissé-aller et cette désinvolture qui règnent dans les écrits de ces piquants auteurs. Il semble né, en un mot, pour peindre tout ce qui nous charme, tout ce qui caresse nos sens, tout ce qui les séduit. Son talent se plaît au milieu d'une nature verdoyante, riche et parfumée ; il faut à ses caprices des eaux, des bois, des fleurs, de l'ombre et du mystère.

Le premier des deux tableaux dont nous avons à parler représente une sorte de promenade, peu sentimentale, dans un bois touffu, quasi druidique ; une percée, habilement ménagée, laisse apercevoir, dans un lointain profond, un ciel bleu, parsemé de nuages jaspés d'or et de carmin. — Sur la droite du premier plan, une jeune femme, relevant, d'un geste facile, les longs replis de sa robe traînante, semble se défendre, très-nonchalamment, il est vrai, d'entrer dans un massif plus ombreux et plus solitaire que lui désigne de la main le cavalier, tout de vert et de jonquille habillé, qui lui donne le bras. Un autre couple, vers le fond, paraît se livrer à des méditations contemplatives sur les beaux effets du soleil qui éclaire l'horizon. — A gauche, encore sur le premier plan, deux camérières, dont l'une, coquette

et mignonne, dans une robe divinement chiffonnée, est appuyée sur l'anse d'un vaste panier, et l'autre, assise sur l'herbe, à côté d'un jeune valet, paraissent s'entretenir malicieusement ensemble de ce qui se passe autour d'eux; ils sont à la place même où leurs maîtres viennent de déjeuner, car on les voit entourés de plats couverts de divers débris, d'une moitié de melon, de fruits de toutes sortes, de bouteilles vides et de verres renversés. L'intérêt, comme la lumière, se concentre sur ce trio, qui, quoique secondaire, n'en est pas moins traité avec beaucoup d'esprit et de finesse. Le demi-jour, dans lequel est plongée une partie des objets du premier plan, laisse voir, jusque dans les recoins les plus obscurs, une couleur fière et généreuse. Il n'y a pas un seul ton à reprendre.

Le second de ces tableaux nous montre une ronde de jeunes gens des deux sexes, toujours Louis XV, dansant au pied d'une haute terrasse, entourée d'une galerie garnie de vases remplis de fleurs. De la plate-forme de cette terrasse, le châtelain et la châtelaine sans doute, prennent plaisir à regarder nos danseurs. Ceux-ci, dont les poses variées, les attitudes pittoresques montrent de la vivacité et de l'entrain, semblent ne se trémousser ainsi que pour plaire à leurs jolies compagnes : l'une d'elles, celle qu'on voit de face, doit faire battre le cœur à tous; sa charmante figure, ses épaules blanches et veloutées, le bon goût et la coquetterie de sa toilette peuvent aisément servir d'excuse, et d'excuse légitime encore, à ceux de ses élégants cavaliers auxquels elle a fait tourner la tête.

Un arbre séculaire, choisi, selon toute apparence, parmi les plus magnifiques de la forêt de Fontainebleau, encadre la plus grande partie de cette scène de sa puissante ramure, et un joueur de hautbois, assis au pied de ce géant de verdure, anime de ses gais refrains, le groupe joyeux placé devant lui.

Peu de peintres sont aussi habiles que Faustin Besson à faire onduler la soie, découpée en robe, à froisser les manchettes de dentelle ou le jabot d'un grand seigneur, et à fixer ces plumes élégantes, d'une façon si coquette, sur la tête d'une jolie femme.

Un piédestal, veuf de sa statue, qui devait être celle de *l'Amour,* fait pendant, à gauche, au *Joueur de hautbois*. Ce petit monument, noyé au milieu d'un fouillis de guirlandes composées de roses rouges et blanches et d'une touffe de roses trémières aux cou-

leurs éclatantes, complète d'une manière heureuse, l'ensemble du tableau.

Disons ici, pour que l'artiste surveille son marchand de couleurs, que ces deux tableaux ont poussé assez au noir pour avoir pris le cachet de vétusté qu'auraient des toiles provenant d'ateliers antérieurs à ceux de Watteau et de Lancret.

Plafonds de l'hôtel Rougemont, rue de Berlin, à Paris.

Voici ce que nous lisons à ce sujet, dans *la Revue anecdotique*, n° 9, année 1858, page 180 :

« En dépit des proportions mesquines de » nos habitations, il s'en trouve encore dont » l'ordonnance intérieure se pique de bonnes » traditions. Mme de Rougemont, qui sait

» aimer et cultiver les beaux-arts [1], acca-
» pare, depuis quelque temps, Faustin Bes-
» son au profit de son hôtel. L'on peut au-
» jourd'hui y admirer deux plafonds où le
» peintre a fait voltiger toutes les vapo-
» reuses mignardises de ce XVIIIe siècle,
» qu'il se plaît à continuer pour la plus
» grande joie du genre Pompadour. Ce ne
» sont que nymphes élégantes, que nuages
» transparents et dorés, que petits amours
» de bonnes maisons. La salle à manger,
» d'un aspect plus sévère, a permis à
» M. Besson d'évoquer un souvenir des

[1] « Les portraits de Mme de Rougemont, dit
» M. Edmond About, et ses tableaux dénotent une
» expérience de la couleur assez surprenante
» chez une femme. On dessine plus sévèrement;
» mais je connais bien des peintres dont le *faire*
» est moins vigoureux. »

» maîtres délicieux d'Italie, en accoudant,
» sur une balustrade d'heureuse perspective,
» toute une galerie de curieux nonchalants
» qui remplissent, chaque soir, l'office de
» Tantales impossibles devant les ravisse-
» ments de la cuisine moderne. »

Dans un très-court séjour, que nous venons de faire à Paris, un malentendu, que nous avons doublement regretté, ne nous a pas permis d'aller admirer ces si remarquables plafonds; mais nous avons entendu les personnes les plus compétentes, faire un éloge non équivoque et très-judicieusement apprécié de ces charmantes compositions. Le sujet du salon principal est *la Rosée répandant ses perles sur les fleurs.*

« Nul désormais, nous disait-on en termi-
» nant cet éloge enthousiaste, nul ne quittera
» les appartements de l'hôtel de Rougemont

» sans avoir la nuque compromise; car il
» sera de toute impossibilité de détourner ses
» regards de ces attrayantes peintures, une
» fois qu'on se sera mis à les étudier. »

Dans la nomenclature qui précède, des œuvres de Faustin Besson, nous avons dû nécessairement en omettre plusieurs, soit que les renseignements indispensables nous aient manqué, soit que plusieurs de ses compositions aient échappé à nos investigations actives, minutieuses et souvent inutiles. Parmi celles de ses œuvres, dont nous n'avons pas parlé, nous citerons, comme ayant mérité l'approbation et l'estime des connaisseurs, les toiles de *Jocelyn,* de *la mort de saint Louis,* etc.

Dans ces portraits, improvisés par son talent et son bon cœur, notre artiste a su redonner la vie à des êtres aimés, que la mort allait bientôt ravir à la tendresse de leur

famille. C'est ainsi qu'il a peint *au vol,* en quelque sorte, un mois avant que nous ayons le malheur de le perdre, M. de Mandre, du Beuchot, notre beau-père. Le masque en est modelé avec une pureté qui n'a jamais été surpassée; les yeux regardent et la bouche parle. Pour ceux qui l'ont connu, c'est une véritable résurrection. Il n'est pas, dans le pays, un seul villageois qui, en jetant sur ce portrait des yeux étonnés, ne s'écrie à l'instant même, dans son langage naïf : « Ah! mon Dieu! voilà » M. de Mandre! qu'il est donc bien tiré! »

Le portrait de Mlle C. de M., sa petite-fille, n'est pas seulement la simple reproduction et l'extrême ressemblance d'un enfant; c'est encore, grâce au fond historié, un délicieux tableau, qui ne serait pas déplacé près de ceux des grands maîtres.

Nous ne terminerons pas cette étude sans dire que M. Jazet est l'habile graveur chargé de reproduire les œuvres déjà si nombreuses et si variées de Faustin Besson ; qu'après avoir publié *la Vie de Lantara, les Amours de Boucher, Marie-Antoinette*, et *deux scènes de la vie de Grétry*, il est occupé, dans ce moment, à graver *l'Episode de Mlle Galley* et une scène de *la Vie de Vadé,* faisant pendant à deux précédentes productions du même artiste.

Avril 1858.

TABLE DES MATIÈRES.

Pag.

Dédicace à M. Besson, conservateur du musée de la ville de Dole. 3
I. Faustin Besson. 5
II. Recherches. — Indications. — Appréciation des œuvres de Faustin Besson. 31
Salon de 1840. . . . . *Ib.*
Salon de 1844. 33
Salon de 1846. 35
Salon de 1848. 38
Salon de 1849. 43
Salon de 1852. 46
Salon de 1853. 54
Exposition de 1854. 60
Expositions de 1855 et 1856. 62
Exposition de 1857. 63
Exposition de Besançon en 1858. 70
Ouvrages divers. 78

BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. BONVALOT.

En vente chez BULLE,

Libraire de la Bibliothèque de la ville, de l'Ecole de médecine, de la Faculté des lettres, etc.,

A BESANÇON.

Boré. Etude sur Vauvenargues, 1 v. in-8, br., 1859. 2 f. 50

Bousson de Mairet. Souvenirs militaires du baron Desvernois, ancien général au service de Murat, roi de Naples; 1 vol. in-8, broché, 1858. 2 fr. 50

Bousson de Mairet. Soirées jurassiennes, ou Episodes de l'histoire de la Franche-Comté, avec notes historiques et pièces justificatives; 1 vol. in-8, br., 1858. 3 fr.

Bousson de Mairet. Annales historiques et chronologiques de la ville d'Arbois, depuis son origine jusqu'en 1830; 1 gros vol. in-8, broché, 1856. 6 fr. 50

Castan. Origines de la commune de Besançon; 1 vol. in-8 demi-compacte, broché. 3 fr.

Clerc. Jean Boyvin, président du parlement de Dole, sa vie et ses écrits, publiés pour la première fois; 1 vol. in-8, broché, 1856. 3 fr. 50

Fallot. Recherches sur le patois de Franche-Comté, de Lorraine et d'Alsace; 1 vol. in-12, br., 1828. 2 fr. 50

Girardot de Nozeroy. Histoire de dix ans de la Franche-Comté (1632-1642), 1 vol. gr. in-8°, br. 5 fr.

Girod. Esquisse historique de la ville de Pontarlier et du fort de Joux; 1 vol. in-12, br., 1857. 3 fr.

Girod. Manuel du touriste dans l'arrondissement de Pontarlier; 1 vol. in-12, br., fig., 1858. 2 fr.

Girod-Chantrans. Essai sur la géographie physique, le climat et l'histoire naturelle du département du Doubs et de la Franche-Comté; ouvrage approuvé par l'Institut sur le rapport de Cuvier; 2 v. in-8, br., fig., 1810. 6 fr.

Grenier et **Godron.** Botanique générale de la France; 6 vol. in-8, br., 1858. 42 fr.

Labbey-de-Billy. Histoire de l'université du comté de Bourgogne et des différents sujets qui l'ont honorée; complément des ouvrages de Dunod; 2 vol. in-4°, brochés, 1814. 8 fr.

Marquiset (ARMAND). Statistique historique de l'arrondissement de Dole, 2 vol. gr. in-8, ensemble plus de 1000 pages, 27 gravures et tableaux, br. 12 fr.

Baron **Martin** (de Gray). Histoire de Napoléon Ier, 3 vol. in-8, brochés. 12 fr.

Mignard. Roman de Girart de Rossillon, 1 vol. gr. in-8, 15 gravures magnifiques, 1858. 15 fr.

Perennès. Principes de littérature; 1 v. in-8, br. 3 fr. 50

Rougebief. Histoire de la Franche-Comté ancienne et moderne; 1 fort vol. gr. in-8, demi-reliure chagrin, doré sur tranches. 12 fr.

Le même, broché. 7 fr. 50

Thiébaud (chanoine). Petit Jardin de Marie, ou Reflet des vertus de la sainte Vierge dans la beauté des fleurs; 1 joli volume in-12, broché, 1857. 2 fr. 50

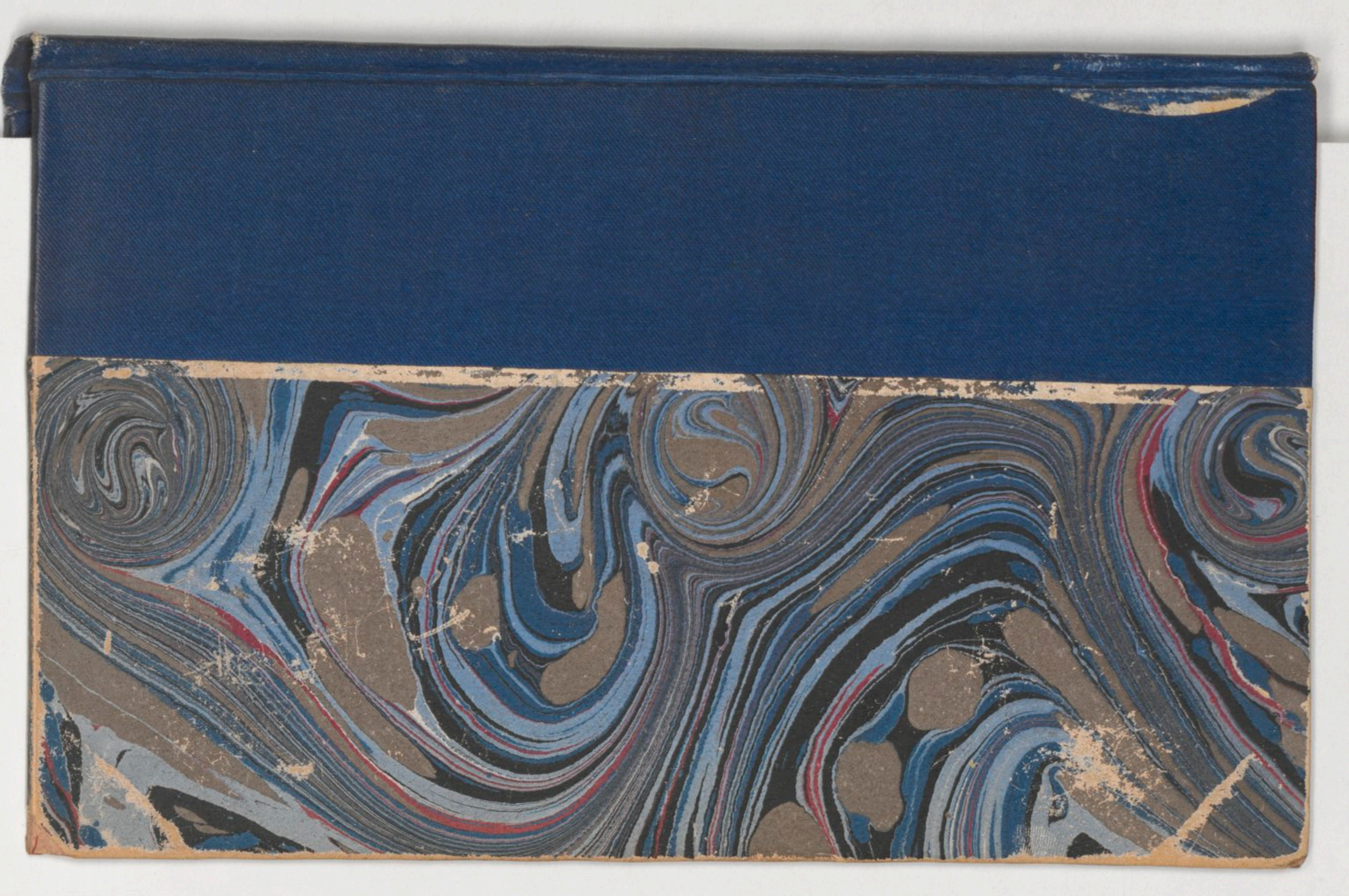
SOUS PRESSE

Pour paraître le 1er mai 1859 :

CÉLÉBRITÉS FRANC-COMTOISES.

Rochet d'Héricourt, esquisse, par M. A. Marquiset. In-18, broché.

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

En vente chez BULLE, libraire à Besançon :

Statistique historique de l'arrondissement de Dole, 2 vol. gr. in-8°, ensemble plus de 1000 pages, 27 gravures et tableaux. 12 fr.